

Table des matières

Liminaire	5
ONEIROGRAPHIES. LES LIRE COMME EN RÊVE	
« ... <i>as if thrice adream</i> » : rêverlire Derrida et Cixous ..	11
I. Du travail du rêve	23
II. Rêver de lire <i>Fichus</i>	41
Du rêve diurne (Adorno)... ..	44
... à la nuit du rêve (Benjamin)	55
Le « coup de d », ou Comment se signer en <i>J</i> comme en d	57
La ligne de fuite fuguée de Derrida, ou Au-delà de la cruauté de l'interprétation	75
III. Le sommier de Benjamin, ou L'hyperlecture d'Hélène Cixous	83
Hériter d'un rêve... ..	85
... rêver un mot.....	90
<i>Coda</i>	93
INFINILIRE DERRIDA ET CIXOUS	
I. « Comme après la vie », ou Apprendre à lire enfin	99
II. Courir à toute <i>vietesse</i> . Note télégraphique sur un poème de J. D.	137
Liste des sigles	179

Liminaire

À Nicole Deschamps
À Jacques Brault

*en signe de reconnaissance du rêve de
littérature – toutes choses infinies appelées
par ce mot : analyse, pensée, poème, désir,
écriture – qui m'est venu par eux.*

Dans le prolongement de mon essai intitulé *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)*, paru aux éditions Galilée en 2006, *Battements – du secret littéraire* s'attachait dans le premier volume à suivre ce qui fait événement d'écriture et de pensée entre les œuvres d'Hélène Cixous et de Jacques Derrida, et tout particulièrement depuis la parution de *Voiles* en 1998, qui a réuni pour la première fois « Savoir » et « Un ver à soie » dans un même ouvrage et donné à entrelire une première contresignature inédite entre eux. Plus qu'un simple repérage thématique et formel, je tentais ainsi de mettre au jour des résonances non explicites entre ces œuvres, œuvrant aux mêmes questions, mais depuis leur « versant » propre, philosophique pour Derrida, littéraire pour Cixous, chacun prenant l'autre en compte au plus intime. Ces entrecroisements donnent à lire un « point de rencontre » qui se produit entre eux : dans *Voiles*

d'abord, où l'opération poétique prend corps pour une « première » fois inaugurale ; dans la figure du « monstre d'innocence », dans *Le jour où je n'étais pas là* de Cixous, figure qui m'aura tout particulièrement retenue en ce qu'elle permet de saisir au vif ce que Derrida nomme la « pervertibilité » de la littérature et aussi sa puissance, sa potentialité, sa virtualité phantasmatique spécifiques ; dans les échanges croisés, enfin, ayant cours entre *Mal d'Archive* et *L'Ange au secret* au sujet de l'archive et de la Bibliothèque. Dans la deuxième partie, je relevais, à partir de certaines scènes révélatrices – *circonflexions* de part et d'autre – des deux lecteurs se lisant l'un l'autre, quelques-uns des traits les plus caractéristiques et singuliers de chaque lecteur/lectrice.

Dans ce second volume consacré plus particulièrement aux oneirographies de Jacques Derrida et d'Hélène Cixous, le fil de lecture se tend et s'enroule autour des trois « travaux » – travail de deuil, travail du rêve, travail de lecture (sans compter celui de la traduction, entre toutes les langues et celle du rêve, et le travail d'un certain « *trägen* »...) – qui forment la trame, sinon le foyer de *Fichus*, un texte de Jacques Derrida qui se révèle aussi hypercondensé qu'« Un ver à soie » et qui figure l'ombilic – un des nœuds ombilicaux – les plus fascinants de son œuvre. Cette réflexion autour du travail de deuil – concept psychanalytique incessamment interrogé dans toute la pensée de Derrida – prendra une portée tout autre encore après ce jour du 9 octobre 2004 : *Insister. À Jacques Derrida*, ce texte d'Hélène Cixous qui paraît en 2006, constitue à ce titre une vibrante réponse de l'amie, seule désormais à pouvoir témoigner pour son ami. Mais peut-être Jacques Derrida avait-il déjà donné, lui aussi, réponse poétique, en anticipant, comme il le fait si souvent, la course à toute vitesse à laquelle l'un(e) l'autre se livrent : c'est ce

que donnent à lire les pages magnifiques – osera-t-on dire sublimes ? – du *Séminaire La bête et le souverain* dans lesquelles Jacques Derrida commente deux vers de John Donne.

Ce sont de telles scènes d'hyperlecture qui sont au cœur de ce second volume où les grandes questions du rêve, de la puissance de la fiction et du phantasme, de même que le débat autour de « la vie la mort » se trouvent constamment convoqués et relancés entre Hélène Cixous et Jacques Derrida. Désormais – un autre des cryptonymes de Derrida –, il s'agit plus que jamais d'apprendre à lire « depuis la vie de Jacques Derrida », comme le dit bien son amie.

G. M.

« Oneirographies. Les lire comme en rêve » a d'abord fait l'objet d'une conférence prononcée le 28 mai 2005 dans le Séminaire d'Hélène Cixous, à l'occasion d'une séance tout entière consacrée au livre de Jacques Derrida, *Fichus*. Une version entièrement remaniée a paru, dans un tirage limité à 88 exemplaires, sous le titre « *Comme en rêve...* » (*Derrida, Cixous*) suivi de *Songes de juillet* en 2008 (Montréal, Le Temps volé éditeur).

Les textes réunis dans *Battements – du secret littéraire. Lire Jacques Derrida et Hélène Cixous* (Hermann, 2010) et dans ce second volume intitulé « *Comme en rêve...* » ont d'abord été élaborés dans le cadre du projet de recherche « Entre littérature et philosophie : Jacques Derrida et Hélène Cixous, rapports croisés » (2005-2008), subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

**ONEIROGRAPHIES.
LES LIRE COMME EN RÊVE**

« ... as if thrice adream » : rêverlire Derrida et Cixous

[...] adresse au père que nous prendrons aussi très au sérieux, malgré l'éclat de rire terminable interminable dont elle nous secouera jusqu'à la fin, tant que nous nous dirons, à lire une telle lettre (par exemple), que vraiment, si quelque chose n'est pas arrivé, jusqu'ici, à la psychanalyse, c'est bien la psychanalyse, et que sans doute elle ne lui arrivera jamais, surtout pas dans la chaîne des générations de ses pères fondateurs, à moins qu'elle ne soit déjà arrivée dans ce non-événement et que ce soit cela même, l'événement de ce non-événement, qu'il nous faille peut-être tenter de penser, de vivre, d'avouer enfin.

— Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié*.

Qu'est-ce qu'il fait avec Freud ? Il s'y frotte. Il s'y Freude. Joyce dirait qu'il s'y Fraude. Il s'y pique. Freud, voilà son autre. Un noble adversaire qui lui résiste assez pour qu'il n'ait pas le triomphe facile, donc pour qu'il jouisse. Il aime lire ce qui lui résiste bien. Il devient herculéen avec Freud. À chaque tour, et il y en a, depuis longtemps, il pousse plus loin au-delà de l'au-delà. Il devient surherculéen. La

tunique le brûle, il brûle de l'analyser. Après tout, Freud, la psychanalyse, s'affaire à tout ce qui le hante, c'est avec elle qu'il se désaccorde le mieux. On étudiera un jour la Derridanalyse.
— Hélène Cixous, *Insister. À Jacques Derrida*.

Par où commencer, mais par où donc pourrais-je commencer à ...quoi ? lire ? rêver ? rêver de lire « leur(s) psychanalyse(s) », si je devais jamais lire vraiment à la hauteur que ce « rêverlire » exigerait et qui est la tâche, sans aucun doute impossible (pour mille raisons évidentes et d'autres encore, plus obscures), qui nous est assignée ici¹ ? Par où, en effet, commencer – et c'est toujours là LA question qui vient la première à l'esprit, qu'il s'agisse de la scène analytique, ou de celle de la lecture ou du récit, ou de la vie tout court, pour aller au plus pressé, et cela, d'autant plus que toutes ces pensées entremêlent leurs lignes comme c'est le cas dans les parages de ces œuvres. Par où, donc, et la réponse comme souvent se trouve bien entendu dans les mots mêmes qui nous sont donnés comme point de départ : « *Hélène Cixous, Jacques Derrida: Their Psychoanalyses* », nous laissant, redoutable liberté, libres d'associer, nous appelant peut-être même à associer librement un « *there* » déjà là et à l'œuvre dans ce « *their* », y minant par conséquent la marque d'appropriation que nous aurions peut-être été tenté d'y lire trop vite, à première vue. Nous y sommes déjà, en fait, au cœur de la chose à inlassablement analyser, avec ces mots si courts, hypercondensés, si puissants, ce genre ou cette

1. Allusion au colloque « *Hélène Cixous, Jacques Derrida: Their Psychoanalyses* » (organisé par Eric Prenowitz, Ashley Thompson et Martin McQuillan, Université de Leeds, les 1-3 juin 2007), où une première version en anglais et très abrégée de ce texte fut d'abord présentée.

espèce de « petits êtres² », dit Cixous, qu'ils affectionnent tant l'un et l'autre.

Et disant cela, je suis moi-même en train de reprendre le fil de mon infinie, de mon *unfinished* lecture croisée d'eux, Derrida et Cixous, de leur entre-deux et de leur au-delà, *between and beyond*, courant, se pourchassant l'un l'autre depuis l'après comme avant-l'avant, dans une série de scènes que j'appellerais volontiers « Scènes d'hyperlecture » ; je suis en train de repiquer le fil laissé suspendu dans une note infrapaginale qui se lisait comme suit, et d'une certaine manière toute cette lecture en prendra la suite à son tour (l'idée me vint à la lecture de la traduction de *Insister*, en anglais donc, où le signifiant « *read* » en appelle à lui plusieurs autres, invisibles ou moins sonores en français) : « *One should pay close attention to the words connected to this nucleus, "read", throughout this opus and hear its return in "already", "thread", "ready", "spread" – and again, in a palimpsest or reversed form, in "dream" itself, which is never far away : rather, the inner, intimate signature of the dreamreading everywhere at work here³.* »

Seulement en prononçant ces mots, en les laissant résonner, nous sommes donc déjà au-dedans de la lecture rêvée, ou de la lecture de rêve, *dreamreading*,

2. « Combien tu aimes la puissance des mots petits ou dans ces petits êtres la condensation, la foudre, la ruse. Tu rêves d'un mot-valise comme on dit, *portmanteau word*, un mot à mots un tiroir ou miroir à secret miniaturisé, léger comme une plume, vite et voyant comme un aigle, petit comme un *oui*, un *qui*, un *lis*, un *vi*, pas plus gros qu'un *J* capable du monde entier co/quille de noix philosophique, un mot pliant et dépliant, un nanomot. Un concis. Un commesi » (Hélène Cixous, *Insister. À Jacques Derrida*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2006, p. 27. Abrégé en 1).

3. Ginette Michaud, « Derrida & Cixous: Scenes of Hyperreading (... and something else) », *parallax* (Centre for Cultural Studies, Université de Leeds, Routledge), « before the book – hélène cixous », n° 44, juillet-septembre 2007, p. 80, note 19.

sur laquelle je me concentrerai pour la durée de cet exposé, quarante-cinq minutes et des poussières, le temps généreusement consenti par nos hôtes. Impossible de ne pas remarquer, en passant, que nous sommes toujours en temps freudien, ce qui pourrait s'avérer problématique si nous devions vraiment prendre au sérieux un certain aparté de Derrida, et je ne crois pas qu'il parlait alors à la légère, visant une certaine « technique » de la pratique psychanalytique trop institutionnalisée ou fétichisée quand il déclarait, dans son *Adresse aux États Généraux de la Psychanalyse* en 2000, que le temps d'une séance, s'il devait un jour se trouver, lui, « enanalyse », devrait également être repensé, et avec lui ce formatage prédéterminé, cette supposée question « technique » étant loin de n'être que cela, Derrida avouant son goût, sa préférence pour les longues, les très longues séances, comme il le confie dans une parenthèse :

(Sij'avais jamais un parti pris quant à la séance d'analyse, eh bien, vous l'apprendriez aujourd'hui à vos dépens, car vous allez en souffrir, c'est que je serais résolument, incorrigiblement en faveur des séances longues, très longues. Et malgré la patience demandée, ce n'est pas là le parti pris d'un patient, tout au contraire⁴.)

4. Jacques Derrida, *États d'âme de la psychanalyse. L'impossible au-delà d'une souveraine cruauté*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2000, p. 44. Abrégé en *EAP*. Derrida ouvre une voie analogue lorsqu'il écrit ceci de la « technique » psychanalytique : « On oserait dire que ce qui devrait avoir lieu d'une certaine manière, à chaque séance d'analyse, c'est une sorte de micro-révolution [...]. Cela devrait recommencer chaque fois qu'un patient se met sur le divan, ou, comme cela se fait de plus en plus aujourd'hui, entreprend une analyse en face-à-face. L'analysant amorcerait alors une révolution, peut-être la première révolution qui compte, il ouvrirait virtuellement ses États généraux et donnerait en lui la parole à tous les états, à toutes les voix, à toutes les instances du corps psychique comme corps social multiple. Sans alibi » (*ibid.*, p. 38. C'est Jacques Derrida qui souligne).

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur cet aspect aujourd'hui, même s'il pourrait nous conduire à questionner un peu autrement cette affaire des règles et conventions du « cadre » psychanalytique, de ses procédures et dispositifs qui restent à ce jour si rigides, comme si la séance freudienne des trois-quarts d'heure, ou même la scansion lacanienne, étaient les seules possibilités de régler ces choses et d'inventer un lieu où du travail analytique pourrait être fait – ou défait. Mais comme je ne parle ici, techniquement parlant tout au moins, ni au titre d'analyste ni à celui d'analysante – et cela même reste pour moi un geste que j'ai toujours admiré chez Derrida, et dont je me suis autorisée en retour quelque liberté d'esprit, à savoir de ne jamais tenir pour assurée cette partition entre analyste et non-analyste, soumise à stricte observation critique, comme toutes les autres –, je reviendrai sur mes pas vers la question du « Par où commencer ? » avec laquelle j'ai commencé, une question d'ailleurs déjà moins une question qu'une citation maintenant, repiquée de leurs *Voiles*, une manière presque familière de m'insinuer entre les plis de citations entrelacées, comme c'est le cas dans *Insister* où Cixous écrit :

Où me mettre – à lire ? Voilà que je suis dedans et dehors. Cette question on la connaît. « ... je ne sais même pas où me mettre », disais-tu à un vaste parterre de psychanalystes considérant avec élégance, justesse, perplexité, et humour la scène où, bon gré mal gré, consciemment ou inconsciemment, tu te trouvais, pour un temps, mis à la place de l'Analyste de l'Analyse. Et ce que tu dis alors, je pourrais presque me l'appliquer. (1, 78. C'est Hélène Cixous qui souligne.)

Et, bien entendu, je pensais également depuis le début à ce qu'Hélène Cixous dit du « là où » de la « lieutérature », magnifique mot-valise qui combine

ceux de Lacan et de Joyce dans le fameux « lituraterre⁵ » (*litter*, rature), mais qui laisse encore entendre que la littérature est le lieu du secret (comme par exemple dans cette phrase : « En ce moment même ici a lieu le surimpossible. Il a lieu où », *l*, 22), que la littérature, donc, donne lieu au secret en même temps qu'elle l'abrite, qu'elle le met à l'abri en l'effaçant. Car il y a encore dans ce mot inventé par Cixous et si inventivement traduit en anglais par « *literasure* » une ouverture supplémentaire, à travers cette « érasure » qui, en français, laisse passer, comme une jalousie (« *blind* »), une lumière rasante. Le mot a bien entendu tout à voir avec l'inscription et l'oblitération à la fois, soulignant la marque et le manque, l'effacement, l'arasement, l'éclipse de l'inscription de la lettre. Je cite ce passage d'*Insister* :

Il faudrait ici relire l'immense lecture du sous-chapitre sur « L'oubli des rêves » au début du chapitre VII de la *Traumdeutung* qu'il mène dans *Résistances* (p. 25-39), où *Tout est Dit* de ces enchevêtrements qui font nœuds dans nos gorges, et qui le mènent à rêver de ne pas répondre, du rêve, à rêver de rêver sans répondre du rêvé, du rêveur, en parlant, rêvant, sans rien dire, ni le oui ni le non, à rêver du *là où tout* est dit sans aveu sans léser le secret le *là où* de la littérature.

« "Là où" : le lieu même de la résistance. » (P. 38.)
Où est Làoù ? Là. Ou où. En lieuterrature. (*l*, 106. C'est Hélène Cixous qui souligne.)

*

Le fil de lecture qui me retiendra s'enroule autour de l'ombilic du rêve, du rêve tel qu'il se trouve rêvé de nouveau par Jacques Derrida, d'une part, dans *Fichus*, mais aussi plus généralement dans tout un

5. Jacques Lacan, « Lituraterre », *Littérature* (Paris), n° 3, 1971.

travail de pensée qui n'oublie jamais la psychanalyse et qui n'est donc jamais séparé de ce qu'il appelle dans *La Contre-Allée* ses « expérimentations auto-psychanalytiques sauvages⁶ » ; d'autre part, par les récits oneirographiques d'Hélène Cixous, dans *Rêve je te dis* bien sûr, mais aussi dans toute son œuvre orientée par cette question du rêve qui la traverse et l'imprègne en chacune de ses parties – et pas seulement comme l'épanchement du rêve nocturne dans ses écrits diurnes : je m'intéresserai tout particulièrement, dans la dernière partie de ce texte, à la manière dont elle relance la lecture de Derrida dans « Fichus et caleçons⁷ », puis encore dans *Hyperrêve*⁸. Plusieurs aspects me retiendront au sujet de ce rêve unique où l'analyste derridien se présente, comme le dit si bien Cixous, en une « Conjonction rare », « – Complicqué, en action, en train de, "auto-analyste" à ta façon, t'auscultant, te tâtant toi-même et dans l'autre » (1, 31).

Mais avant d'en venir à *Fichus* plus spécifiquement, je voudrais souligner à quel point l'*analysis*⁹ derridienne s'entend à mettre sous tension tous les

6. J. Derrida, *La Contre-Allée*, avec Catherine Malabou, Paris, *La Quinzaine littéraire* et Louis Vuitton, coll. « Voyager avec... », 1999, p. 25. Abrégé en CA.

7. H. Cixous, « Fichus et caleçons », dans le *Cahier de L'Herne. Derrida*, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), Paris, Éditions de L'Herne, n° 83, 2004, p. 56-61. Abrégé en FC.

8. *Id.*, *Hyperrêve*, frontispice de Leonardo Cremonini, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2006. Abrégé en H.

9. Rappelons la définition qu'en donne Jacques Derrida dans *Résistances – de la psychanalyse* (Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1996, p. 33. Abrégé en RP) où il rappelle les deux motifs constitutifs du concept d'analyse (du grec *analuein*, *ana*, remontée vers le principal, l'élémentaire, l'indécomposable, et *lysis*, décomposition, déliaison, dissolution en vue d'un « achèvement final »), formant sa « primitive » et indissoluble résistance, concept paléonymique qui fait déjà signe vers un nouveau concept d'analyse et une analyticité interminable.

concepts hérités de la psychanalyse, et il faudra en effet se demander ce qu'il en reste une fois que Derrida s'est bien expliqué *avec eux*. Dans *Insister*, Cixous commente très judicieusement cet *avec* qui vient du mot allemand « *Auseinandersetzung* », difficile à traduire :

– Chacun de tes mots, chaque segment du corps de ta phrase, demande une explication. Une explication ce n'est pas tout à fait « mon explication avec », expression idiomatique en laquelle se glisse une ombre de querelle. L'analyse, oui, nous avons toujours dit ce mot, l'un et l'autre, plutôt que la psychanalyse, une façon de nous situer près et contre, tout contre et contre. Il faut imaginer, donc, une autre analyse. Celle que toute ta philosophie constitue. Ta philanalyse. (I, 83)

Les concepts psychanalytiques, Derrida l'a clairement dit à plusieurs reprises, il n'y « croit » pas, et surtout pas comme à l'avenir de la psychanalyse, comme en fait foi ce passage de *De quoi demain...* :

Les grandes entités (moi, ça, surmoi, etc.), mais aussi les grandes « oppositions conceptuelles », trop solides, et donc si précaires, qui ont suivi celles de Freud, comme par exemple le réel, l'imaginaire et le symbolique, etc., « l'introjection » et « l'incorporation », me paraissent emportées (et j'ai essayé de le démontrer plus d'une fois) par l'inéluctable nécessité de quelque « différance » qui en efface ou en déplace les frontières. Les prive en tout cas de toute rigueur. Je ne suis donc jamais prêt à suivre Freud et les siens dans le fonctionnement de leurs grandes machines théoriques, dans leur fonctionnalisation¹⁰.

L'une des questions que Derrida nous a léguées consiste donc à tenter de voir ce qui se transforme

10. *Id.*, « Éloge de la psychanalyse », dans *De quoi demain... Dialogue*, avec Élisabeth Roudinesco, Paris, Fayard et Galilée,

dans tous ces concepts de l'appareil théorique psychanalytique quand il se met à les penser, c'est-à-dire à les *faire* travailler, comme c'est le cas par exemple pour le supposé travail de deuil. On pourrait dire que Derrida soumet ce concept, comme tant d'autres, à une radicalisation telle qu'il en fait et qu'il en naît presque, fors un concept tout neuf (mais qui, demande-t-il, « Qui, fors Dieu, a jamais créé, ce qui s'appelle créé, un concept ? », *RP*, 33), un mot différent, un concept autre que celui qui avait cours, et qui n'a plus grand-chose en commun avec l'ancien nom de ce que la psychanalyse, depuis les textes canoniques de Freud, avait cru pouvoir y consacrer. C'est d'ailleurs cet événement que Derrida salue dans la psychanalyse, sa capacité à faire ou à laisser advenir sous le paléonyme un mot nouveau ou crypté : « On serait donc tenté de penser, écrit-il dans *Résistances*, que l'événement de la psychanalyse a été l'avènement, sous le même nom, d'un *autre concept de l'analyse* » (*RP*, 32. C'est Jacques Derrida qui souligne). Il faudra un jour le démontrer en toute rigueur, mais on peut au moins déjà remarquer que, tout comme la notion de deuil se trouve repensée de

2001, p. 282 : « Mais je me demande si cet appareil conceptuel survivra longtemps. Je me trompe peut-être, mais le ça, le moi, le surmoi, le moi idéal, l'idéal du moi, le processus secondaire et le processus primaire du refoulement, etc. – en un mot les grandes machines freudiennes (y compris y compris le concept et le mot d'inconscient !) – ne sont à mes yeux que des armes provisoires, voire des outils rhétoriques bricolés contre une philosophie de la conscience, de l'intentionnalité transparente et pleinement responsable. [...] Je ne pense pas qu'une métapsychologie puisse résister longtemps à l'examen. On n'en parle presque déjà plus./ Je préfère chez Freud des analyses partielles, régionales, mineures, les coups de sonde les plus aventureux. Ces percées réorganisent parfois, au moins virtuellement, tout le champ du savoir. Il faut, comme toujours, être prêt à s'y rendre, et pouvoir leur rendre leur puissance révolutionnaire. Puissance invincible » (*ibid.*, p. 279-280).

fond en comble par le demi-deuil derridien, celle du travail (notion étroitement liée tant au dit *travail* du deuil qu'au *travail* du rêve) est elle aussi infléchie dans un tout autre sens qui rend désormais l'une et l'autre de ces notions non seulement inséparables mais sans opposition ni terminaison possibles si, comme l'écrit Derrida dans « À force de deuil »,

Tout travail en général travaille *au deuil*. De lui-même. Même quand il a le pouvoir de donner naissance, même et surtout quand il prémédite de donner le jour et de donner à voir. Le travail du deuil n'est pas une espèce, parmi d'autres possibles, une activité du genre « travail » ; ce n'est en rien une figure particulière de la production en général¹¹.

Et de fait le travail du deuil travaille, en « Derridanalyse », à l'évidence à un tout autre régime, il se plie à une tout autre « économie », à une anéconomie qui le rapproche de l'im-possible qui marque de sa logique aporétique tous les autres concepts ou motifs auxquels s'est toujours intéressé Derrida. Ainsi, c'est ce qu'on verra dans un instant, l'écriture de Derrida dans *Fichus* fait bien autre chose que « porter le deuil » comme on l'entend généralement (comment ne pas noter la consonance de ce « *tra* » qui rapproche en allemand « *Traum* » et « *tragen* » ?) : en rêvant et en réveillant tout à la fois les rêves d'Adorno et de Benjamin quant à la langue maternelle perdue pour l'un, à l'idiome indéchiffrable du rêve à « lire » pour l'autre, en veillant doublement sur ces rêves perdus, ces rêves de la perte gardée comme perdue, elle s'emploie aussi à reformuler le concept freudien de « travail du deuil » par sa façon si particulière de

11. *Id.*, « À force de deuil », dans *Chaque fois unique, la fin du monde*, textes présentés par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2003, p. 177-178. Abrégé en CF. C'est Jacques Derrida qui souligne.

toucher au mort, tout comme elle le fait également du « travail du rêve » qui fait véritablement œuvre de sépulture, conjoignant, comme c'est tout particulièrement le cas dans le rêve de Benjamin, un « geste et un suspens du geste, un désir et un renoncement, une presque consolation et une perte inconsolable¹² », pour emprunter à Georges Didi-Huberman dans *Gestes d'air et de pierre*. Mais l'écriture de *Fichus* fait bien plus encore, on le verra, en donnant souffle à ce qui se meut et à ce qui s'évanouit dans ce chef-d'œuvre du désir et du deuil qu'est le rêve de Benjamin.

Cette réflexion sur le travail du deuil selon Derrida me mène trop vite au deuxième « travail » qui m'importe ici, le travail du rêve, du *traitement* plutôt que le rêve reçoit dans son œuvre. Il est évidemment impensable de circonscrire une question aussi complexe en quelques pages, mais certains traits parmi les plus remarquables de l'approche derridienne du rêve doivent être soulignés.

12. Georges Didi-Huberman, *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*, Paris, Éditions de Minuit, 2005, p. 65.